

Roger GARAUDY

Agrégé de l'Université

LE COMMUNISME
ET LA
RENAISSANCE
DE LA
CULTURE FRANÇAISE

1945

ÉDITIONS SOCIALES

20, Rue Monsieur-le-Prince

PARIS-VI^e

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΚΝΩΝ Α.Π.Θ.
ΣΥΛΛΟΓΗ
ΕΠΗΤΕΡΗΣ

HX
266
.G37
1945
c.1



Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....

117
266
637
1345
12

ΓΤ

03354/GAR
IX H.C.

Roger GARAUDY

Agrégé de l'Université

LE COMMUNISME
ET LA
RENAISSANCE
DE LA
CULTURE FRANÇAISE

1945

ÉDITIONS SOCIALES

20, Rue Monsieur-le-Prince
PARIS-VI^e

Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....05463

0640005966

LE COMMUNISME
ET LA
RENAISSANCE
DE LA
CULTURE FRANÇAISE

ÉDITIONS
SOCIALES
1948
A. B. G.
R. S.

ÉDITIONS SOCIALES

Notre Parti apparaît aujourd'hui à tous les Français sous son visage constructif et créateur. Il est, dans tous les domaines, le rassembleur des énergies nationales et l'animateur de la reconstruction. Par sa vigilance lucide avant la guerre, par le lourd tribut d'héroïsme et de sacrifice qu'il a apporté à la cause de la libération, comme parti de soldats et comme parti de bâtisseurs, il a conquis la confiance du peuple. Il fonde son action sur une pensée scientifique. Il continue la France. Pour tous ceux qui ne séparent pas l'amour du peuple, l'amour de la science et l'amour de la patrie, le communisme n'est pas seulement une force, il est une vérité. Le communisme est, dans ce monde en désordre, porteur du destin de l'homme. Il est, en France, porteur du destin de la patrie. Conscient de sa responsabilité historique, notre Parti entend ne dépouiller la France d'aucune de ses dimensions spirituelles et c'est dans cet esprit qu'il entend assumer la tâche d'être l'âme de la renaissance de la culture française.

Déjà marchent à nos côtés, des savants et des artistes qui font rayonner dans le monde la gloire de cette culture française, déjà se tournent vers nous des centaines et des milliers d'intellectuels et de techniciens. Si notre Parti exerce sur tous une telle attirance, c'est que le communisme apparaît maintenant comme la plus grande des forces spirituelles, c'est qu'il apporte des réponses aux questions de l'esprit, des solutions au problème de l'homme. Lui seul aujourd'hui peut donner au monde un humanisme qui ne soit pas une nouvelle manière de « concevoir » l'homme, mais une nouvelle forme de l'homme.

INTELLECTUELS DANS L'IMPASSE

Dans cette longue agonie du « capitalisme pourrissant » qui dure depuis un demi-siècle et se prolonge en apocalypse sanglante, le drame de l'intellectuel est multiple :

Il est assailli par **le doute, la solitude, le désespoir.**

*
**

Le doute ne devient scepticisme et impuissance que lorsqu'il exprime la peur de la vérité, le recul devant les conséquences, peur et recul caractéristiques d'une classe vouée à la décadence. A l'époque où la classe bourgeoise grandissait, s'élançait hardiment vers l'avenir, le doute, chez ses penseurs, n'était qu'un moment nécessaire de l'intelligence constructive. Descartes médite. Les préjugés et les routines d'hier, à visage de certitudes, s'effritent devant son doute conquérant. Ce prince de l'entendement n'hésite pas à détruire : il marche, de ce pas assuré des forts, vers des vérités nouvelles qui s'incarneront et deviendront des forces. Il rêve et bâtit « une science qui nous rende maîtres et possesseurs de la nature ». Il ne craint pas l'application de ses pensées à la réalité : sa méthode, ses mathématiques, sa mécanique vont apporter un élan décisif au progrès technique. Ce progrès technique soulève, comme son doute, les clameurs indignées des féo-

deux décadents et de leurs soutiens intellectuels, les grands prélats simoniaques qui persécutaient hier Galilée et qui font interdire à la Sorbonne l'enseignement cartésien. Mais ce progrès technique et cette méthode hardie soulèvent aussi l'enthousiasme de cette classe jeune et progressive, de cette bourgeoisie montante qui n'a pas peur de la science parce que ses applications, ses merveilleuses machines vont faire sa richesse, son prestige, sa force. Au siècle suivant, l'œuvre de ses penseurs, des Condorcet, des Diderot, des Encyclopédistes sera un chant de gloire en l'honneur de la science, du progrès, du machinisme naissant.

Un siècle après, cette classe vieillissante et caduque est devenue incapable de résoudre les problèmes que ce machinisme pose à l'humanité : la technique moderne, fille de la science, au rythme d'une production centuplée, tombe aux mains d'une poignée de parasites anonymes, incapables de répartir les richesses produites. Elle fait le malheur de l'homme au lieu de faire sa grandeur. Les hommes d'Etat et les philosophes de cette classe décadente renient Descartes et Diderot : Joseph Caillaux veut « enchaîner le Prométhée de la science » et Bergson maudit « l'intelligence mécanicienne » ; Brunetière parle de « faillite de la science ».

Désormais la pensée n'a plus le droit de s'incarner et de se vérifier dans la pratique parce qu'elle bouleverserait le désordre établi.

C'est le drame de l'ingénieur dont les trusts achètent les brevets d'invention pour en empêcher l'application industrielle ; ces progrès aggraveraient la crise de surproduction.

C'est le drame de l'architecte et de l'urbaniste qui ne

peut remettre les cités en ordre parce qu'il se heurte aux privilèges de la propriété bâtie.

C'est le drame de tous les intellectuels que le régime a réduits à la méditation hors du réel. Quand le monde est à l'endroit, toute réflexion critique et vraie le sert et le renforce ; quand le monde est à l'envers, la science et la pensée sont des ennemies parce qu'elles en éclairent le chaos, en font éclater les contradictions, en prophétisent la ruine.

Le capitalisme pourrissant ne peut plus tolérer que l'intelligence s'occupe de ses affaires : un miroir fidèle est un témoin gênant. Et puis, la maison est si crevassée et branlante qu'un expert impartial ne proposerait plus de l'étayer mais de la rebâtir. Alors on essaye de convaincre l'intellectuel que son royaume n'est pas de ce monde. Cette descente de l'esprit dans la chair, que l'antiquité païenne symbolisait dans le mythe d'Antée et que les chrétiens ont placée au centre de leur foi dans le mystère de l'incarnation, cette descente de l'esprit dans la chair qui est la loi même de la santé spirituelle, on l'appelle, dans un régime de décadence, « la trahison des clercs ». Et l'on enferme l'intellectuel dans un ciel d'idées abstraites où l'intelligence s'épuise dans le vide comme un écureuil dans sa cage tournante.

La pensée a besoin de se heurter à des résistances et de les vaincre, de saisir, de prendre et de comprendre les choses. La pensée n'existe que militante et constructive : elle n'est sûre de sa vérité que lorsqu'elle en constate l'efficacité.

Or, le capitalisme pourrissant interdit à l'intellectuel de penser des réalités et de réaliser ses pensées.

Déraciné, le penseur est la proie du doute, de ce doute carnassier qui fait jeter à un grand poète ce cri : « Je voudrais avoir du sang comme j'ai de la pensée ! »

En l'isolant du monde, ce régime décadent fait de l'intellectuel un être à part ; il l'isole des autres hommes, de la terre des « mangeurs de pain » comme disait le vieil Hésiode. Il le rend étranger, dans son ciel d'idées pures, aux hommes qui ont des mains, de fortes mains travailleuses qui prennent et qui tiennent.

Et voici le deuxième drame de l'intellectuel : il n'est pas seulement séparé du monde, mais des hommes. Après le doute, la solitude.

C'est l'artiste surtout qui souffre de la solitude. L'art, disait justement Tolstoï, est un langage. Il est le langage des sentiments ; il exige donc une communion de l'artiste et de son public. Cette communion est la raison d'être de l'artiste.

L'œuvre d'art est d'autant plus puissante qu'elle est l'écho de foules immenses. Les grandes œuvres qui sont à la source de notre culture occidentale ne furent pas des œuvres de solitaires. Elles furent même des créations collectives dans lesquelles s'exprimait le génie d'un peuple : la Bible, l'Illiade et l'Odyssée, la Chanson de Roland, furent l'œuvre de peuples entiers ; les prophètes, les aèdes homériques, les trouvères exprimaient les angoisses et les colères de tout un peuple, exaltaient ses combats et sa foi. Leur parole était un moment de l'action de milliers et de millions d'hommes.

Ces conditions d'équilibre pour l'artiste n'existent pas à l'époque de l'agonie du capitalisme.

En régime capitaliste, la beauté, comme tout travail d'homme, est devenue une marchandise. L'œuvre d'art ne prend donc pas sa valeur dans les mains de l'artiste mais

dans celle du marchand. Il faudra répondre aux besoins d'une clientèle. Quelle clientèle? Evidemment celle qui peut payer l'œuvre d'art, c'est-à-dire la minuscule caste d'oisifs et de parasites qui exploitent le travail d'une nation et s'en approprient les richesses. La fonction sociale de l'artiste ne consistera plus qu'à distraire l'ennui de cette oligarchie décadente et oisive : il jouera auprès d'elle le rôle du bouffon auprès de nos anciens rois.

Pour distraire les oisifs étrangers à la peine et à la joie du travail créateur, il faut traduire les expériences qui sont les leurs : expériences partielles, qu'il convient de varier souvent, de raffiner et de dépraver.

Exciter des sensibilités affaiblies et blasées exige une extrême instabilité de l'artiste : André Gide a érigé en principe cette « disponibilité », qui permet de passer de l'« Immoraliste » à la « Porte Etroite » pour suivre les sautes d'humeur et de goût d'esthètes et de dilettantes. L'on a pu voir un peintre des mieux doués passer d'un sain réalisme à un pastiche de l'impressionnisme, puis du cubisme, selon les coups de bourse du marché de la peinture, et finalement se jeter hors du réel et du rationnel, enfanter des monstres baroques pour conserver à ses toiles les débouchés commerciaux de l'Ancien et du Nouveau Monde. Le régime capitaliste déforme et brise la trajectoire d'un artiste, qui ne se développe pas selon la loi interne de sa vocation, mais selon la loi de l'offre et de la demande.

Il y a plus grave encore : pour un oisif détraqué ce sont les expériences hors nature qui ont le plus de prix. C'est là que la prostitution de l'artiste devient la plus dégradante. Les formes plastiques les plus aberrantes, les héros de romans les plus monstrueux, les dérèglements poétiques les plus fous prolifèrent comme un cancer sur

notre culture nationale. Le dadaïsme acceptait comme épigraphe ce mot de Rimbaud : « Je finis par trouver sacré ce désordre de mon esprit. » dada

L'artiste dont l'œuvre est vidée de tout contenu humain se détourne du monde contradictoire et hostile dont il est exclu. Il s'évade dans les mondes complémentaires plus monstrueux encore qu'il construit et ne trouve quelque satisfaction que dans le raffinement de sa technique. L'un des ancêtres du socialisme français, Saint-Simon, caractérisait ainsi une période de décadence esthétique : « On a vu la poésie disparaître et la perfection technique lui survivre. » Le maniérisme et le raffinement gratuits sont le fait de toutes les décadences : après l'apogée des V^e et IV^e siècles athéniens s'ouvre en Grèce la période hellénistique et alexandrine, à l'apogée de Rome survit le byzantisme, le gothique dégénère en flamboyant, le classicisme en préciosité. Lorsque l'artiste, avant de se demander ce qu'il va dire se demande comment il va le dire, lorsqu'il dispose de plus de moyens d'expression qu'il n'a de choses à exprimer, il est perdu.

Pour nos surréalistes, pour ne retenir qu'un exemple, l'image n'est plus un moyen, mais une fin. Aragon en donne cette définition excellente : « Le vice appelé surréalisme est l'emploi déréglé et passionnel du stupéfiant « image ». Il s'agit bien, en effet, d'un stupéfiant : on se détache du réel, on tourne le dos au véritable drame. Cet art est donc vraiment et profondément réactionnaire : il a une valeur de frein. Il est « l'opium du peuple ». Surreal

C'est un mauvais jeu de mots que de parler de « révolution technique », de « révolution dans la forme », aussi mauvais que celui de « révolution nationale ». En effet, si l'on veut faire un art « nouveau » sans changer l'homme, on fait oublier l'essentiel, exactement comme

ceux qui prétendaient changer l'Etat sans toucher aux forces économiques et sociales qui sont maîtresses de cet Etat. Il n'y a pas d'art nouveau sans hommes nouveaux.

L'artiste ne peut y atteindre que par une communion profonde avec le peuple, c'est-à-dire en s'arrachant à la prostitution où l'enchaîne l'oligarchie décadente, à la solitude où elle le condamne: au début d'un ouvrage consacré à Picasso un critique pose ainsi le problème: « Que peut être la peinture d'un peintre qui serait absolument solitaire? C'est à cette hypothèse que répond la peinture de Picasso. » S'il en est ainsi nous pouvons espérer que Picasso soit venu chercher chez nous une sève d'humanité, nous pouvons attendre une conversion esthétique de Picasso comme nous avons eu une conversion d'Aragon. Le drame de l'artiste naît aujourd'hui du besoin de s'enraciner dans le terreau humain. L'artiste a besoin du peuple comme l'arbre de la terre qui le nourrit.

L'un des plus grands, Dostoïewski, sentait profondément le problème et le posait mal. S'adressant aux écrivains « populistes », il écrit dans son **Journal**: « Tous vos essais pour vous transformer en simples travailleurs ne seront que des mascarades; vous êtes trop complexes pour devenir des moujiks; tâchez plutôt d'élever les moujiks jusqu'à votre complexité! »

Seuls ceux qui voulaient anéantir l'esprit ont enseigné, comme Hitler dans son **Discours sur la culture**, en 1936, à Nuremberg, que la culture était l'œuvre de grands hommes solitaires et que l'accession des masses à la vie de l'esprit signifiait sa destruction. En régime fasciste, l'artiste ne peut être qu'un solitaire ou un instrument de propagande. En Italie, un Marinetti exalte « l'aéropeinture » pour un nain mégalomane et pour un dictateur délirant. En Allemagne, le philosophe du régime, Oswald

Spengler, évoque « le génie solitaire comme un aigle sur son roc ». S'il veut sortir de sa solitude, l'intellectuel fasciste n'a d'autre issue que la propagande, le dressage d'un bétail humain déshumanisé : il ne s'agit pas pour lui d'éveiller en l'homme humain et fraternel la conscience de ses plus hautes raisons de vivre. Il s'agit d'obtenir d'abstractions sans vie, individus ou peuples, une soumission servile.

L'intellectuel fasciste est plus seul encore en face de son peuple que dans son cabinet de travail, car ce peuple n'est plus qu'un chaos de « choses » sans âme, qu'il faut manier et pétrir pour le rendre docile aux desseins du maître.

Depuis l'apparition de ses premières contradictions dont le désespoir romantique nous donne, dès le début du XIX^e siècle, une expression littéraire, le régime capitaliste a toujours condamné ses artistes à la solitude et à la détresse.

*
**

Coupé du monde par le doute, des hommes par la solitude, l'intellectuel est réduit à l'impuissance. De là naît son désespoir.

Car le grand rêve de l'humanisme, depuis la sagesse grecque jusqu'à la Renaissance, n'a pas été de penser l'homme, mais de le créer. Nul, mieux que les géants de la Renaissance, n'a formulé cette ambition d'une création continuée de l'homme par l'homme. C'est Pic de la Mirandole, dans son traité « de la grandeur de l'homme », qui imagine cette admirable apostrophe de la nature à l'homme : « Nous ne t'avons donné, Adam, ni une demeure déterminée, ni une figure qui te soit propre, ni une fonction spéciale, afin que tu puisses avoir à ton choix la

demeure, la figure, les fonctions que tu souhaiteras. Je t'ai placé au milieu du monde, pour que tu puisses plus aisément regarder autour de toi dans le monde. Nous n'avons fait de toi ni un être céleste, ni un être terrestre, ni un immortel, ni un mortel, afin que tu puisses modeler, façonner toi-même, comme un sculpteur, la forme que tu préféreras te donner. Tu pourras tomber au rang inférieur des brutes, ou t'élever au rang supérieur des êtres divins. »

Mais l'humaniste qui proclame la toute puissance de l'homme se trouve en face d'une réalité dérisoire : des milliers et des millions d'hommes, dans cette agonie du capitalisme, travaillent, luttent, souffrent et meurent sur tous les points du monde sanglant sans avoir su jamais à quoi leur travail, leur combat, leur souffrance et leur mort peuvent servir. Les meilleurs et les plus grands de ces humanistes ont dénoncé ce chaos et l'ont combattu : « Sous la loi du capital, disait Jaurès, l'humanité soumise à la concurrence meurtrière et à la force n'est encore qu'une portion de la nature : le mineur salarié et dépendant qui descend aux galeries profondes, n'est pas pleinement un homme ; il est une pièce dans un mécanisme de production brute ; il est une force de la nature aux prises avec d'autres forces de la nature. » Et Vaillant-Couturier flétrissait « cette économie où des insectes aveugles travaillent désespérément et sans arrêt à construire un monde dont ils ne profitent pas et qui les tue. » « Nous sommes tous esclaves de nos affaires, dit un personnage de Gorki. La machine nous réduit en poudre jusqu'à la mort. Tout le monde travaille ? Pourquoi ? Pour qui ? »

Dans le cadre de ce régime capitaliste où le monde est une jungle d'appétits et d'ambitions concurrentes, l'homme est encore un être préhistorique. Il n'est pas complètement dégagé de l'animalité puisqu'il n'a pas vécu son histoire

d'homme, c'est-à-dire l'époque où il construira sa vie selon un plan conscient, créateur, libre.

Devant cette préhistoire de l'homme humain, il y a des cyniques qui ne songent qu'à exploiter à leur profit ce chaos. C'est l'inéluctable logique du conservatisme et c'est Charles Maurras qui l'a formulée sans réserve : « Une partie de la nature, écrit-il dans la préface du **Chemin de Paradis**, est encore liée d'un calme et rythmique sommeil... Bienheureux celui-là dont les œuvres toujours répandues sur les choses ne sont rien qu'effets machinaux, liaisons d'habitudes, inertes mouvements et totales occupations... L'humain mépris devrait frapper quiconque fait vagir la première concupiscence dans le cerveau ou dans les entrailles d'un instinctif et diminue le vénérable privilège qu'ont parfois ces bœufs de mourir sans avoir vécu... Cet insensé désir d'élever toute vie humaine au paroxysme, c'est le fond de l'erreur moderne qui ôte la paix de tout cœur. »

Maurras a au moins le mérite d'avoir proclamé avec une parfaite netteté la signification humaine du fascisme : maintenir le peuple dans une « stupeur bienheureuse » qui le rend docile aux desseins du tyran.

Peu d'intellectuels acceptent ces formules de Maurras qui sont pourtant le postulat indispensable au maintien du régime capitaliste. Ils ne cherchent pas à justifier le chaos, ils cherchent à s'en évader. C'est un **sauf qui peut** général : tous les déchaînements individualistes deviennent possibles dans l'anarchie d'une société décadente. A la veille de la guerre, tous les faux prophètes faisaient école et ravageaient la jeunesse française : c'était Giono qui prêchait le retrait de la vie sociale, le retour à l'idylle pastorale, une communion avec la vie végétale et animale qui l'ont conduit à être couronné par Hitler « écrivain

de la race »; c'était Montherlant qui se « remerciait de n'avoir pas renoncé à ses passions » et donnait dans ses **Bestiaires** la morale du sang des jeunes nazis; c'était Alain qui enseignait à « former son jugement par un massacre de pensées » et dont les négations désarmaient l'esprit devant ses ennemis; c'était Gide, l'homme qui n'adhère à rien et qui maudissait l'action: « J'ai peur, disait-il, de m'y compromettre, je veux dire de limiter par ce que je fais ce que je pourrais faire. »

Ces faux prophètes propagèrent la même maladie de l'esprit: le refus de s'engager, l'impuissance à agir. Et c'est ainsi qu'ils ont été les maîtres du désespoir.

A leur école, des milliers de jeunes Français ont perdu le goût d'exister, c'est-à-dire de donner un sens à sa vie, de comprendre que sa vie n'a de sens que si elle incarne une idée et si cette idée est vraie, efficace, si elle est un élément moteur de l'histoire. Quand ils allaient vers leurs maîtres avec toute leur jeunesse et toute leur joie, riches et forts de cette merveilleuse question: « Qu'est-ce que j'ai à faire de ma vie? », les faux prophètes ne leur ont pas dit qu'exister c'est un effort, qu'exister c'est avoir conscience qu'on est une partie d'un tout, le tout de l'homme en lutte contre les choses et contre lui-même! Ils leur ont enseigné toutes les formes d'évasion. Le monde est malade. Il n'y a rien au delà de son agonie. Il serait fou de s'insérer dans la lutte. Construis ta belle vie sur la berge de ce torrent boueux. Tu seras d'autant plus grand que tu seras plus inutile: tu goûteras et tu jugeras tout, et tu ne t'attacheras à rien. Tu seras le don Juan de la connaissance. Et, dans leur doute et leur solitude, ils n'ont point vu d'autre route: leur **don-juanisme**, comme toujours, a été la suite d'un premier amour déçu.

Lorsque les meilleurs d'entre eux se révoltaient contre

cette fuite hors de la vie, ils vainquaient un instant leur doute sans parvenir à rompre leur solitude. Ils quittaient le personnage de don Juan pour celui de don Quichote. C'est cet admirable poète, Lauro de Bosis, quittant la plume qui lui avait fait écrire **Icare** pour devenir le propre héros de son poème, et allant sur un pauvre avion jeter 400.000 tracts antifascistes sur Rome pour se précipiter ensuite dans la Tyrrhénienne, sans songer un instant que nous nous sauverons tous ensemble ou que nous nous perdrons tous ensemble. Ce héros qui n'avait point peur de la mort avait déserté la vie. Dilettantisme, ironie, scepticisme, anarchie ou suicide, ce ne sont que les visages de ce désespoir unique, désespoir de ne pas agir, de ne pas créer, de ne pas être.

*
**

A tous, le communisme apporte : une méthode de pensée scientifique et efficace pour vaincre le doute ; des possibilités de communion avec le peuple pour rompre la solitude ; une forme nouvelle de l'humanisme, capable d'incarnation sociale.

I. — UNE METHODE DE PENSEE

Notre méthode de pensée, inaugurée par Marx au milieu du XIX^e siècle et enrichie en fonction du développement nouveau des sciences par Lénine au début du XX^e siècle, est un matérialisme dialectique.

Il n'est pas, dans le vocabulaire philosophique, de terme qui soulève plus de préjugés hargneux et de confusions malhonnêtes que celui de « matérialisme ».

Pour ne pas mêler à la discussion des préférences partiales, il suffit pourtant de considérer l'origine et le développement du matérialisme.

Une loi fondamentale se dégage de l'histoire du matérialisme : **le matérialisme est né avec les sciences et il progresse avec elles.**

Le matérialisme est né avec les sciences. Il se confond avec l'attitude scientifique envers la nature. L'homme primitif attribue à des forces surnaturelles tout ce qui l'étonne, tout ce qu'il ne peut pas expliquer. De là naquirent les magies et les religions.

« Tous les phénomènes que les hommes voient s'accomplir sur terre et dans le ciel, écrit Lucrèce (« De Natura Rerum », VI, 49-56), tiennent leurs esprits suspendus d'effroi, les livrent humiliés à la terreur des dieux, les courbent, les écrasent contre terre : c'est que l'ignorance des causes les oblige à abandonner toutes choses à l'autorité divine, reine du monde ; et tout ce qui leur dérobe ces causes, ils le mettent au compte d'une puissance surnaturelle. »

Chaque explication d'un phénomène, qui permet de le

manier, de l'utiliser, en chasse le merveilleux, la mythologie, le reflet fantastique dans l'esprit des hommes. Chaque conquête de la science refoule le surnaturel du domaine qu'elle a conquis. Les mathématiques perdent leur caractère mystique après Euclide, la physique après Descartes, la chimie après Lavoisier, la biologie après Claude Bernard, l'histoire et la politique après Marx.

Se placer du point de vue matérialiste, c'est se décider « à concevoir le monde réel — nature et histoire — tel qu'il se présente lui-même à quiconque va à lui sans aucune billevesée idéaliste¹ ».

La science est née en Ionie, aux VI^e et VII^e siècles avant notre ère, lorsque les premiers penseurs de la Grèce, de Thalès à Héraclite, bannirent de leurs explications le surnaturel des primitives mythologies. Leur méthode est naturaliste : c'est l'analogie sensible. Leur vision générale du monde est matérialiste : « Le monde est un, dit Héraclite. Il n'a été créé par aucun dieu ni par aucun homme. Il a été, est et sera une flamme éternellement vivante qui s'embrase et s'éteint selon des lois déterminées. » (Clément d'Alex., Strom. V, 599.)

Le matérialisme progresse avec les sciences. Il convient, dès le départ, de distinguer les deux problèmes auxquels répond le matérialisme :

- Le problème de l'existence de la matière ;
- Le problème des propriétés de la matière.

A la première question : « Qu'est-ce que la matière ? », le matérialiste répond : « Une réalité extérieure, indépendante de l'esprit, et qui n'a pas besoin de moi pour exister. » Réponse qui est d'ailleurs celle du simple bon sens,

¹ F. ENGELS, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, p. 30, Editions sociales, 1945.

et qui est valable pour toutes les formes du matérialisme, d'Héraclite à Lucrèce et de Diderot à Lénine.

A la deuxième question : « Comment est la matière ? », le matérialiste répond : « Nous ne savons sur elle que ce que la science nous en enseigne et rien de plus. » Réponse conforme à l'esprit scientifique et d'où il résulte que chaque grande découverte scientifique, enrichissant notre connaissance de la structure de la matière, permettra un nouveau progrès de la philosophie matérialiste.

L'histoire du matérialisme correspond à la succession des réponses apportées par la science au problème de la structure de la matière.

La magnifique floraison de la science grecque est étroitement liée à l'épanouissement du matérialisme antique. Se fondant sur l'expérience et sur les analogies de l'expérience, en quoi se résumait la science de leur temps, les matérialistes anciens définissaient la matière comme quelque chose de dur et qui ne peut se diviser à l'infini. Le monde est constitué, sans mystère et sans création divine, par la pluie éternelle de particules indivisibles (atomes) dans le vide infini. « Démocrite, écrit Diogène Laërce (IX), admettait pour principe de l'univers les atomes et le vide. **rejetant tout le reste comme fondé sur des conjectures.** Il croyait qu'il y a des mondes à l'infini, sujets à la génération et à la corruption ; que rien ne se fait de rien ni ne s'anéantit..., que la matière est un assemblage d'atomes..., que tout s'opère selon la loi de la nécessité. » L'atomisme demeure, après plus de deux millénaires, la plus remarquable anticipation scientifique des anciens. L'essentiel, disait Lucrèce (VI, 759), c'est de montrer que « tous les phénomènes s'accomplissent naturellement et que les causes n'en sont pas mystérieuses ».

Puis s'ouvre la longue période de stagnation et même

de régression scientifique du Moyen-Age. Corrélativement se produit l'éclipse du matérialisme. La théologie triomphe.

Au réveil des sciences le matérialisme réapparaît. Dès l'aube de la Renaissance avec Giordano Bruno, à son apogée avec Descartes. Puis avec le formidable essor de la science cartésienne et de ses applications techniques au machinisme, c'est le matérialisme anglais de Bacon à Locke, et le matérialisme français des Encyclopédistes au XVIII^e siècle.

Ce matérialisme n'est plus atomiste mais mécaniste, parce que, comme le remarque Engels, « à cette époque, de toutes les sciences naturelles, seule la mécanique, et encore seulement celle des corps solides célestes et terrestres, bref la mécanique de la pesanteur était arrivée à un certain achèvement ¹ ».

Le développement impétueux des sciences et des techniques depuis la fin du XIX^e siècle a permis au matérialisme de prendre une forme nouvelle et de s'affranchir des limites du mécanisme antérieur. C'est ainsi que commence la troisième grande étape historique du matérialisme : le matérialisme dialectique.

Hegel avait déjà analysé les procédés nouveaux de la pensée scientifique et les avait présentés d'une manière systématique dans sa **Logique**. Se plaçant du point de vue idéaliste, selon lequel le monde n'est qu'une projection de nos idées, il avait mystifié les résultats obtenus par les sciences au point de n'y voir qu'une expression des lois de l'esprit construisant la nature. L'ensemble de ces lois, il l'appela la dialectique.

¹ F. ENGELS, *Ludwig Feuerbach...*, p. 17, Editions sociales, 1945.

Marx et Engels éliminant la mystification idéaliste et « remettant la dialectique sur ses pieds » en firent la science des lois les plus générales de la nature, de l'histoire et de la pensée.

Quatre lois fondamentales se dégagent de l'ensemble des découvertes scientifiques de la fin du XVIII^e siècle au début du XX^e.

1° La loi du mouvement : tout se transforme sans arrêt.

L'hypothèse de Kant et la théorie de Laplace ont montré que le ciel, qui fut longtemps l'image de l'immobile éternité, avait une histoire et que ses étoiles étaient soumises à la naissance et à la destruction, depuis l'ardente coulée des nébuleuses jusqu'aux globes froids et sombres des astres morts. Le ciel a une histoire. La terre aussi a une histoire, depuis que la géologie de Lyell a détruit les mythes de la genèse, en décrivant les rides nées du refroidissement d'une terre vieillie, et les érosions de ses montagnes. La vie a une histoire, rêvée par Diderot, déployée par Lamarck, établie par Darwin. Les sociétés humaines ont une histoire : là où Darwin s'arrête, après la **Descendance de l'homme**, Marx continue et montre, dans les structures sociales, les mêmes évolutions semées d'ailleurs de crises, de catastrophes et de révolutions que dans la nature entière. La pensée même a une histoire : il n'y a pas de logique éternelle et la dialectique analyse dans le temps les successives erreurs de l'homme qui n'étaient que des vérités approximatives.

« La science de la pensée, écrit Engels dans l'avant-propos de 1878 à l'« Anti-Dühring », est, comme toute autre, une science historique, la science de l'évolution historique de la pensée humaine... Car la théorie des lois de la pensée n'est pas une vérité éternelle, faite une fois

pour toutes comme la raison du Philistin se le représente avec le mot de logique. »

Et, dans une lettre à Conrad Schmidt, du 27 octobre 1890 : « L'histoire des sciences est l'histoire de l'élimination progressive de l'erreur, c'est-à-dire de son remplacement par une erreur nouvelle, mais de moins en moins absurde. » Lénine précisera encore : « Le matérialisme dialectique insiste sur le caractère approximatif de toute proposition scientifique concernant la structure de la matière et ses propriétés. » Tout naît, se développe et meurt.

Jaurès exprimait magnifiquement, dans son **Discours à la jeunesse**, ce thème fondamental de la dialectique : « Rien n'est plus menteur que le vieil adage pessimiste et réactionnaire de l'Ecclésiaste désabusé : il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le soleil lui-même a été jadis une nouveauté, et la terre fut une nouveauté, et l'homme fut une nouveauté. L'histoire humaine n'est qu'un effort incessant d'invention, et la perpétuelle évolution est une perpétuelle création. »

2° La loi de contradiction : en toute chose des forces contraires s'affrontent et c'est leur lutte qui engendre le mouvement.

« La contradiction, disait Hegel, c'est ce qui pousse en avant », mais, mystifiant encore les lois naturelles, il ne voyait dans ces contradictions que l'expression intellectuelle de « la colère de Dieu ». La science moderne a établi que la contradiction est au cœur des choses; elle est le moteur universel. La structure infime de l'atome et la structure gigantesque d'un système planétaire reposent, l'une et l'autre, sur la lutte entre attraction et répulsion. Dans tout être vivant, la vie est une lutte contre la désagrégation et la mort. « Tout être organisé, dit Engels (« Anti-Dühring », I, 10), est à chaque instant le même

et non le même ; à chaque instant des cellules de son corps meurent et d'autres se torment ; toujours, après un temps plus ou moins long, la substance de ce corps est entièrement renouvelée, remplacée par d'autres atomes, de sorte que tout être organisé est constamment le même, et pourtant un autre. »

La vie est donc également une contradiction « existant dans les choses et les phénomènes eux-mêmes », et dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi. Ainsi, la science confirme, après vingt-cinq siècles, la géniale anticipation d'Héraclite : « La lutte est la mère de tout ce qui passe. »

La pensée, elle aussi, ne progresse qu'en surmontant des contradictions. C'est ainsi, par exemple, que les recherches de la microphysique contemporaine tendent à nous faire considérer la matière et le rayonnement, la théorie corpusculaire et la théorie ondulatoire, comme deux analogies convergentes ; ni l'une ni l'autre ne peut prétendre nous révéler la nature dernière du réel. A la chimérique intuition cartésienne des « natures simples » se substitue une dialectique, une corrélation du continu et du discontinu.

Paul Langevin pose ainsi dialectiquement le problème de l'orientation actuelle de la physique : « Une synthèse est nécessaire entre les deux conceptions, continue et discontinue, autrefois opposées ; cette synthèse n'est pas faite encore, nous n'en sommes qu'à un compromis : les corpuscules ou photons transportant et localisant l'énergie et la quantité de mouvement, et les ondes déterminant, par leur propagation, la distribution, la probabilité de présence des photons. »

Au cours de l'histoire, les civilisations évoluent et se succèdent par le jeu constant des antagonismes de classes.

Essayer de masquer ces contradictions et ces luttes ne serait qu'essayer de ralentir la nécessaire évolution et les nécessaires révolutions. « Le développement, résumera Lénine, est la lutte des contraires. »

3° La loi de l'action réciproque : tout influe sur tout.

Lénine évoque d'une manière saisissante dans ses notes l'apport de Hegel sur ce point : « Le fleuve et les gouttes dans le fleuve. La place de chaque goutte, sa relation avec les autres gouttes ; son interdépendance avec les autres ; la direction de son mouvement ; la somme du mouvement. Les notions comme la saisie des différents aspects du mouvement, des différentes gouttes, des différents courants, etc. Telle est à peu près l'image de l'univers d'après la logique de Hegel... géniale en est l'idée fondamentale : l'universelle, totale, vivante interdépendance de tout avec tout. »

Trois découvertes scientifiques fondamentales ont permis à Marx et Engels de dégager l'importance de cette loi : la découverte de la cellule, celle de la transformation de l'énergie et celle de l'évolution.

En découvrant, avec la cellule organique, « l'unité d'où se développe, par la multiplication et la différenciation, tout l'organisme végétal et animal », Schwann et Schleiden établissaient la continuité des deux grands règnes de la nature vivante.

Darwin prolongea, en quelque sorte, cette découverte en établissant les rapports non pas abstraits mais historiques, généalogiques, qui font un tout de cette diversité infinie des organismes. Il formula les lois du développement des êtres vivants depuis les organismes les plus simples jusqu'aux plus compliqués, en s'élevant jusqu'à l'homme, jetant ainsi les bases d'une préhistoire de l'esprit humain.

Dans la nature inorganique, la transformation de l'énergie, tirée de la découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur par Mayer et Joule, établit la même continuité entre les différentes forces (force mécanique, chaleur, électricité, magnétisme, etc.). Après ces trois grandes découvertes, une lacune demeurait encore : le passage de la matière inorganique à la vie. De Woehler à Berthelot, la chimie a abordé ce problème. Il n'y a qu'une différence de degré et non de nature entre la synthèse de l'urée et celle de l'albumine. « Mais, comme le remarque Engels, ce serait exiger un miracle qu'elle dut, du jour au lendemain, produire ce que la nature elle-même, dans des circonstances favorables, réussit à réaliser sur quelques corps célestes au bout de millions d'années. »

« La nature, résume Staline, est **un tout uni** cohérent, où les objets, les phénomènes sont liés organiquement entre eux, dépendent les uns des autres et se conditionnent réciproquement ¹. »

4° La loi du progrès par bonds.

L'évolution conduit à des révolutions. Tout changement est un passage de la quantité à la qualité. Il suffit de rappeler que tous les corps peuvent passer par les trois états : solide, liquide, gazeux, par une augmentation ou une diminution graduelle de la quantité de chaleur qui, en un point de crise, point de congélation ou point d'ébullition, amène un changement d'état ou de qualité.

Les espèces vivantes se transforment également d'une manière continue au cours des siècles, et leur évolution aboutit à des « mutations brusques » que de Vries a déjà réussies expérimentalement.

¹ J. STALINE, *le Matérialisme dialectique et le matérialisme historique*, p. 7, Editions du P. C. F., 1944.

L'histoire des sociétés humaines présente le même cours semé de crises et de bonds en avant qui constituent les révolutions.

*
**

Tels sont les traits fondamentaux de la dialectique qui n'est pas autre chose que le rythme du changement dans la nature, l'histoire et la pensée, soumis aux lois de la contradiction, de l'action réciproque et du progrès par bonds.

Ainsi, conclut Engels, « grâce... aux progrès formidables des sciences naturelles, nous sommes aujourd'hui en mesure... de présenter un tableau synoptique de l'ensemble de la nature sous une forme à peu près systématique, au moyen de faits fournis par les sciences naturelles expérimentales elles-mêmes. C'était autrefois la tâche de ce qu'on appelait la philosophie de la nature de fournir ce tableau d'ensemble. Elle ne pouvait le faire qu'en remplaçant les rapports réels encore inconnus par des rapports imaginaires, fantastiques, en complétant les faits manquants par des idées, et en comblant les lacunes existant dans la réalité au moyen de la simple imagination... Aujourd'hui, où l'on n'a besoin que d'interpréter les résultats de l'étude de la nature dialectiquement, c'est-à-dire dans le sens de l'enchaînement qui lui est propre, pour arriver à un « système de la nature » satisfaisant pour notre époque, la philosophie de la nature est définitivement mise à l'écart. Toute tentative en vue de la ressusciter ne serait pas seulement superflue, ce serait une régression ¹ ».

¹ F. ENGELS, *Ludwig Feuerbach*, p. 33, Editions sociales, 1945.



Nous venons d'évoquer la courte histoire du matérialisme et de ses grandes étapes : atomisme, mécanisme, dialectique, qui correspondent aux grands moments de la science occidentale.

Pourquoi le matérialisme, quelle que soit la forme qu'il ait historiquement revêtu, a-t-il toujours été calomnié ou escamoté ? Remarquons d'abord que la lutte contre le matérialisme n'a jamais été une simple lutte d'idées : Héraclite, le plus grand des matérialistes primitifs, a été assassiné ; de l'ascète Epicure les « bien-pensants » de toutes les époques ont voulu taire un jouisseur avili ; au IV^e siècle encore, saint Jérôme couvrira Lucrece de calomnies haineuses et le montrera fou, n'écrivant son poème que dans les répités de sa démente ; Giordano Bruno, le précurseur du matérialisme moderne à la Renaissance a été brûlé sur le bûcher ; Descartes dut s'exiler ; les Encyclopédistes connurent tous la Bastille ; quant aux Marxistes actuels, ce sont eux qui ont payé à la cause de la liberté le plus lourd tribut de souffrance et de mort.

Quelle est la signification historique de cette persécution du matérialisme ?

Rappelons que le matérialisme épicurien avait pénétré, à la fin de la République romaine, toutes les victimes de la tyrannie ; c'est, par exemple, l'épicurien Blossius de Cumès qui avait été le maître à penser des Gracques défenseurs de la loi agraire. En face de l'épicurisme se dressait la conception stoïcienne du monde, œuvre d'un « feu artiste », dominé par une providence bienfaisante, optimisme caractéristique de l'oligarchie romaine drainant les richesses du monde à son seul profit.

Pour nos Encyclopédistes, la science et le matérialisme qui en découlent sont des armes contre la féodalité mourante que la science condamne, que la technique machiniste disloque, que la « philosophie des lumières » stigmatise publiquement. Avec nos matérialistes, c'est la bourgeoisie progressive qui chante la gloire de la raison, de la machine et du progrès. C'est elle qui inspire, d'Adam Smith à Ricardo, cette économie politique bourgeoise qui demeurera scientifique tant que le capitalisme ne révélera pas ses contradictions internes, tant que la science ne prophétisera que la ruine de la féodalité et la montée de la classe bourgeoise. Mais dès qu'apparaissent les premières crises et que Simondi y voit la conséquence même du jeu des lois du capitalisme, il faut falsifier la vérité pour que l'économiste ne plaide pas contre le régime. Périssent la science pourvu que dure le régime et que soient masquées ses plaies. L'économie politique bourgeoise cesse d'être scientifique après Ricardo. Mais quand Ricardo cesse d'écrire, Marx commence **le Capital**. C'est la relève historique de la vérité. La science change de mains. La pensée ne peut plus être objective sans danger pour le régime. Le prolétariat monte, la vérité le sert : une analyse rigoureuse des contradictions internes du capitalisme établit la chute inévitable du régime et la nécessité d'un régime nouveau.

Il ne reste plus à la classe décadente qu'à truquer la science, à tenter de la limiter et de la discréditer : à la fin du siècle, Lachelier fera appel au mysticisme au delà de l'induction, Boutroux s'évertuera à dénicher des fissures de contingences dans la science pour faire une petite place au miracle, Bergson mettra l'intuition esthétique sur le prolongement de l'instinct, au delà de l'intelligence « mécanicienne ». Misérables expédients d'une classe pour

laquelle, comme pour toute classe décadente, la vérité est devenue une ennemie.

Sur toutes les classes décadentes prolifère, comme un cancer, l'idéalisme aux mille formes. La réalité nue du matérialisme est mortelle pour les forces du passé condamnées par l'histoire. Les moribonds ont besoin de fables pour croire à leur survie : l'idéalisme, fils des vieilles magies, frère des religions, est une fleur des ruines.

Pour parachever la bienfaisante anesthésie de l'intelligence, il suffit d'escamoter à l'école l'enseignement du matérialisme dont le développement est funeste aux idéologies qui justifient les privilèges des classes déchues. Pour l'un quelconque de nos bacheliers, Epicure n'est que le totem maudit d'un « troupeau de porcs » ; Descartes est soigneusement enclos dans son **poêle** et dans son **cogito** ; Diderot n'a jamais médité que sur les tableaux de Greuze ou sur sa robe de chambre ; quant à Marx, il est purement et simplement exclu de l'enseignement historique et philosophique et ne sert plus que d'étiquette à l'épouvantail imbécile de « l'homme au couteau entre les dents ». Mais, comme autrefois, le matérialisme de Descartes a réussi à constituer cette science qui « nous rend maîtres et possesseurs de la nature », le matérialisme dialectique de Marx et de Lénine a fait, dans la pratique, la preuve de sa lucidité scientifique et de son efficacité technique. Sa méthode, appliquée à la vie sociale, a fait de la politique une science, ou plus exactement une technique scientifique. De même que la science physique fonde la technique de l'ingénieur, que la science biologique fonde la technique du médecin, depuis Marx la science historique fonde la technique du législateur et du politique.

Les résultats ? Nous en rappellerons deux :

La Russie de 1917 était le pays le plus arriéré de l'Eu-

rope dans tous les domaines ; en usant du matérialisme dialectique comme d'un outil, les bolcheviks ont fait de leur patrie, en un quart de siècle, la plus prospère et la plus rayonnante du monde. Et, lorsqu'ils se sont mis à se servir de leur méthode comme d'une arme, ils ont su dépasser et vaincre les meilleurs.

En France, pays de vieille culture, il n'est pas vraisemblable que les communistes soient plus intelligents que les autres Français ; pourtant, ce que l'immense majorité du peuple français reconnaît aujourd'hui comme vrai, ils étaient seuls à le voir : en 1935, lors des accords Laval-Mussolini qu'ils furent seuls à refuser de ratifier ; en 1936, en protestant seuls contre la prétendue non-intervention en Espagne, favorisant l'encerclement de la France par l'Allemagne ; en 1937, en proposant contre l'agresseur hitlérien un plan de sécurité collective de tous les Etats démocratiques, de la petite Belgique à la grande Union soviétique ; en 1938, en s'opposant seuls ou presque à la trahison de Munich ; en 1939, en dénonçant seuls la « guerre pourrie » des Munichois et des « Finlandais » ; en 1940, en demandant seuls la levée en masse devant l'invasion et en dénonçant Vichy et Montoire comme instruments de l'ennemi.

Ce que le matérialisme dialectique apporte à tout le peuple de France, c'est une méthode d'analyse vraiment digne de la pensée française, de Descartes à Claude Bernard, de Diderot à Langevin.

Cette méthode marxiste n'est pas un monstre né hors des traditions de l'humanisme occidental ; elle est, nous l'avons vu, le point d'aboutissement de vingt-cinq siècles de culture et de civilisation.

II. — UNE COMMUNION AVEC LE PEUPLE

Nul n'a senti plus profondément que Maxime Gorki tout ce que la communion avec un peuple peut apporter à un artiste : « La valeur de l'individu, écrit-il, est d'autant plus considérable qu'elle est apte à absorber et à traduire par des images et des idées l'énergie émotive de la masse... L'énergie de cette dernière gagne l'individu qui renvoie cette charge à la masse. »

Maxime Gorki définit là, dans l'esprit du nouvel humanisme, qui se construit en Union soviétique, les conditions permanentes de la santé spirituelle de l'artiste.

Le communisme n'a pas à constituer une esthétique particulière ; il ne donne pas la formule d'une école artistique ou littéraire. Sa tâche essentielle, c'est de permettre la naissance d'un homme nouveau. « Nous ne disons pas, écrivait Marx dans **l'Idéologie allemande**, que chacun doit remplacer Raphaël, mais que chacun qui porte en soi un Raphaël doit pouvoir se développer librement. »

Le Communisme n'attend que d'un renouvellement de la vie des hommes un renouveau de l'art et de la beauté.

Le propre de sa méthode, c'est de rétablir les liens qui unissent l'homme ouvrier et créateur à ses œuvres et à ses créations. « Les philosophes, écrivait Marx dans **la Gazette rhénane** du 14 juillet 1842, ne sortent pas de terre comme des champignons ; ils sont les fruits de leur époque, de leur peuple, dont les suc les plus subtils s'expriment dans les idées philosophiques. Le même esprit construit les systèmes philosophiques dans le cerveau des philosophes qui construit les chemins de fer avec les

mains des ouvriers. La philosophie n'est pas extérieure au monde... » L'art non plus n'est pas extérieur au monde. « La littérature, disait Maxime Gorki, est toujours la résultante d'une époque, d'un pays, d'une classe. » Une œuvre artistique n'est pas un phénomène individuel, mais un phénomène social ; l'artiste répond à des problèmes qu'il n'a pas posés et il y répond avec une conscience plus ou moins mystifiée. C'est la société qui pose les problèmes et qui mystifie la conscience qui y répond. La littérature est à la société ce que la conscience est à l'individu.

Notre littérature nationale exprime les moments de la conscience française. Chaque période d'équilibre ou de crise a trouvé son expression dans une œuvre ou un ensemble d'œuvres, qui traduisent des angoisses, des besoins, des désirs, des regrets ou des espérances.

Il est nécessaire de dégager les lois de dépendance de l'esprit à l'égard de la vie sociale, pour déterminer ce que les conditions nouvelles de la vie française peuvent apporter d'éléments nouveaux à la renaissance artistique.

Dès les premières œuvres de notre littérature nationale s'affirme l'opposition d'un art féodal, qui, du XI^e au XIII^e siècle, s'attache à idéaliser le passé dans les « chansons de geste », et d'un art bourgeois qui, dans ses romans et ses farces, au XIV^e et au XV^e siècle, s'attache, avec le réalisme le plus corrosif, à faire éclater les contradictions du régime féodal mourant.

La Renaissance, avec les larges horizons qu'elle ouvre aux nouvelles aristocraties de l'argent contre les vieilles aristocraties de la naissance, révélera à la bourgeoisie sa vocation : la littérature bourgeoise passera alors du réalisme critique de ses romans au réalisme constructif de Rabelais. Avec lui, l'humanisme de la Renaissance, prise de conscience des possibilités créatrices de l'homme,

s'affirme dans notre art. La vision du monde qui justifiait la domination féodale est battue en brèche sous tous ses aspects. L'imprimerie démocratise la culture et la laïcise. La morale n'est plus liée au dogme. La science n'est plus liée à la foi.

Les arts sont dominés et orientés par un type nouveau du héros : le « conquistador », qui succède au « chevalier médiéval ».

C'est un déraciné, qui ne doit rien au passé, à sa race et à son « sang », comme disait le chevalier féodal. Les traditions de famille, l'honneur du nom ne l'enchaînent pas. Les valeurs du risque et de l'aventure personnelle passent au premier plan. Il affirme son **individualisme contre l'autorité**.

Il met son audace et son goût du risque au service de l'avenir et non du passé. La fidélité a perdu sa signification. La conquête de l'or est le stimulant principal de son action. **La volonté de puissance l'emporte sur l'honneur féodal.**

Il agit par ruse plus que par force. L'intelligence mercantile a remplacé les vieilles armures. **L'esprit critique balaye les préjugés.**

De Rabelais à Descartes se déploie cet humanisme optimiste et rationaliste caractéristique d'une classe progressive prenant conscience de sa force. La réaction féodale qui suit les guerres de religion rétrécit le classicisme français : l'écrivain n'a plus droit de regard sur la vie sociale. Il ne peut plus sans danger nous révéler, comme Rabelais, « des secrets horribles sur la politique, l'économie et la religion ». L'esprit français ne peut se développer avec sa libre puissance que dans le domaine de la vie intérieure. Ainsi en ont décidé les chiens de garde d'une féodalité pourrissante et d'une monarchie déjà caduque après

Richelieu. Le classicisme de 1660 devra se limiter à la psychologie et à la perfection formelle. Pour la noblesse matée par Richelieu et Mazarin et devenue courtisane, l'amour racinien succède à l'ambition du héros cornélien comme principale raison de vivre. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que les arts s'emparent hardiment de terres nouvelles. La littérature redevient une arme pour la classe montante. Un grand réalisme déborde sur tous les domaines, de Voltaire à Rousseau, de Beaumarchais à Diderot.

La Révolution accomplit la libération de l'individu à l'égard des diverses contraintes de l'autorité et du dogmatisme. Mais la jeunesse française, nourrie de liberté, d'action et de gloire depuis l'An II, retombe, après 1815, après le retour des émigrés et leur restauration féodale, dans une vie médiocre qui l'exclut de la liberté, de l'action et de la gloire. Musset nous dit, aux premières pages de ses **Confessions**, le désespoir de cet avortement gigantesque : pour cette jeunesse dans l'impasse l'épopée se transforme en rêve nostalgique, la joie de la construction révolutionnaire en messianisme sans efficacité, les passions créatrices de la Révolution se métamorphosent en lyrisme douloureux. Le romantisme de 1830, c'est cette évasion spirituelle. L'individu, libéré par la révolution, n'a plus rien à faire de sa liberté : elle devient son tourment au lieu d'être sa force.

Contre ces philistins satisfaits de leurs privilèges fraîchement acquis et se liant, pour les conserver, aux privilèges anciens, s'élève autre chose que la révolte des « gilets rouges » d'**Hernani**, et le cénacle impuissant de 1830. C'est le réalisme, de nouveau critique, de Balzac, l'historien du capitalisme montant, si habile à dépister, selon sa propre expression, « la pièce de cent sous tapie

au fond des consciences », et c'est Flaubert analysant la maladie sociale que constitue le romantisme.

VII Et voici de nouvelles forces sociales qui s'affirment : une classe monte et, avec elle, des visages nouveaux de l'homme, ceux que peindront Courbet ou Zola à l'époque de la Commune, figures grimaçantes encore, indécises, mais déjà puissantes et riches de tout l'avenir.

En face de ce nouveau réalisme prolifèrent toutes les esthétiques formalistes caractéristiques des classes et des régimes qui meurent : l'art pour l'art, c'est-à-dire l'art sans contenu humain, l'hermétisme des décadents, le sur-réalisme, le dadaïsme, toutes les formes de la décomposition spirituelle.

Avant d'aborder le problème actuel de notre art et de notre culture, cette courte mise en perspective de notre histoire littéraire nous permet d'évaluer les œuvres d'art en échappant à la fois au dogmatisme de l'esthétique métaphysique et à la critique impressionniste et purement individuelle. Cette méthode fonctionnelle exige que l'on détermine historiquement la fonction d'une œuvre avant de la juger.

Réalisme
a) Si nous voulions résumer ces lois, nous dirions que le réalisme est le point de vue des classes montantes, progressives, qui n'ont rien à craindre du réel : il parle pour elles et contre leurs ennemis. Ce réalisme est critique et négateur lorsque la classe nouvelle en est à ses premiers pas, lorsqu'elle n'est pas assez forte, pas arrivée à maturité et qu'elle ne peut encore s'affirmer comme puissance positive de construction du monde : elle se contente de refuser l'ordre ancien qui ne lui fait pas encore sa place. *b)* Ce réalisme devient constructif lorsqu'apparaissent les traits de l'homme nouveau : le réalisme, toujours militant, n'est plus réduit à une attitude d'opposition ; il accepte la

Surrealisme

réalité en train de naître, il est un moment de sa création.

L'idéalisme est, en art comme en philosophie, le point de vue des classes décadentes que la réalité condamne. La nécessité de se détourner du réel qui lui échappe l'oblige à idéaliser le passé (comme la féodalité essayant de se justifier par ses origines : l'âge d'or de la chevalerie avec sa signification mystique, la Croisade, le Graal) ou à se détourner du réel en ne recherchant dans l'art que la perfection formelle (poètes de cour et virtuosité technique : ballades, rondels, etc.; préciosité, symbolisme, etc.); ou encore à rechercher les formes aberrantes de l'expérience : l'irréel et l'irrationnel, le rare et le monstrueux, bref, toutes les formes d'évasion.

Idéal

A partir de ces « coordonnées historiques » qui permettent de situer sa signification sociale et son contenu humain, la valeur formelle et la perfection technique d'une œuvre se déduisent comme la valeur d'un moyen en général : par son adaptation à la fin qu'il permet d'atteindre. Est valable tout procédé technique qui augmente la densité expressive d'une œuvre d'art.

Valeur

Ceci posé, quels éléments nouveaux le communisme apporte-t-il à la création artistique ?

Le communisme est d'abord, de ce point de vue, une prise de conscience lucide des conditions nouvelles de la vie sociale qui transforment profondément le problème de l'homme et le problème de la culture.

La condition humaine, depuis un siècle et demi, a été bouleversée par trois séries de faits :

— Un fait technique : la machine à vapeur, la dynamo et le moteur à explosion, la presse rotative, le téléphone et la radio ont entraîné le plus formidable brassage des idées et des hommes que l'histoire ait connu. L'homme a conquis l'ubiquité.

6) — Un fait social : la montée historique de la classe ouvrière et ses réalisations sur le plan de l'organisation, de la pensée et de la construction nationale, a rendu impossibles les oppositions anciennes du patron et de l'ouvrier, de l'élite et de la masse, de l'esprit et de la matière, de la pensée et de l'action. Un nouvel humanisme est né de ce combat.

d) — Un fait humain : l'histoire est devenue une science, la politique une technique scientifique. L'homme peut construire désormais son destin selon un plan conscient. L'homme est sorti de la préhistoire.

2) Par là déjà, le communisme définit un nouveau rapport entre l'individu et la société : la première révolution avait affirmé l'individu contre tout ce qui l'écrasait et le limitait (préjugés du sang, dogmatisme religieux, absolutisme monarchique, etc.). L'individu revendiquait, depuis la Déclaration des Droits, le droit de reconstruire le monde à partir de lui-même. Le nouvel humanisme constitue une nouvelle étape historique de l'homme : l'avènement du collectif. Contre l'étouffement des hiérarchies féodales, l'individualisme bourgeois a revendiqué le droit à la solitude. Contre la jungle des appétits et des ambitions concurrentes qui se neutralisent vainement en régime capitaliste, l'humanisme communiste répond au besoin de communion humaine : si autrui est la limite de ma liberté, comme l'affirme la Déclaration des Droits, l'expérience a prouvé qu'il détruit ma liberté. Il est nécessaire que, par une libre association (qui n'est possible que par la suppression des privilèges et de leurs coalitions rapaces), autrui devienne la condition de ma propre liberté. La société seule apporte à l'individu toutes ses dimensions.

Pour l'artiste qui a pris conscience de ces conditions de la santé spirituelle de son art, le problème de sa vocation

prend un aspect nouveau : comment le collectif peut-il être émouvant pour l'individu ?

A vrai dire, jamais la réponse n'a été plus simple pour l'artiste. Il n'a pas besoin de se demander : comment puis-je rendre un homme passionné ? Nous vivons le déchainement passionnel des grandes crises. Et c'est pourquoi un art nouveau peut naître dans le sang, les larmes et le combat des hommes. Nous avons aujourd'hui à accomplir et à chanter des exploits plus grands que ceux de Pindare.

Un public nouveau est né, avec des exigences nouvelles ; une masse d'hommes et de femmes, durcis et grandis par l'épreuve, dressés dans le combat, ne peut plus accepter les artificielles pâtisseries qui chatouillaient le goût d'une fausse aristocratie décadente. Il faut que l'artiste sache que l'histoire de l'art, c'est l'histoire du public.

Ce public nouveau exige un art nouveau : il faut produire autre chose que la revue érotique, la comédie digestive ou le mélodrame d'évasion ; il faut un art qui éveille l'esprit au lieu de l'endormir.

Dans cette guerre se sont affirmés de nouveaux visages de l'homme, les plus vils et les plus grands ; pourquoi l'art ne les exprimerait-il pas ?

Au cours d'un récent congrès d'artistes américains, le président, l'écrivain Carl Van Doren, rappelait cette nécessité de l'incarnation sociale de l'art ; il rappelait que le cerveau n'a de valeur et de réalité que s'il est solidaire des mains, et il évoquait « les mains sanglantes qui frappent, les mains cyniques qui laissent frapper, les mains sordides qui profitent de la misère humaine ». Cette nécessité n'est nulle part sentie plus profondément qu'en U. R. S. S. Au congrès des artistes soviétiques du 29 novembre 1942, la résolution finale indiquait : « La lutte grandiose

de notre peuple a inspiré les maîtres de l'art soviétique dans la création d'œuvres telles que la Septième Symphonie de Chostakovitch, les pièces de Simonov, Léonov et Kornéitchouk. Des accents nouveaux du poète et de la chanson ont exalté la lutte sans merci du peuple soviétique contre le fascisme. Pour nous, le devoir de l'artiste est de partager avec son pays et son peuple toutes les privations et toutes les victoires, les travaux et les combats. »

« Notre théâtre, écrit la **Pravda**, doit marcher du même pas que l'Armée rouge. » Et elle ajoute : « Chaque tableau d'un peintre, chaque scène d'un film, chaque page d'un romancier ou d'un poète, doit être un coup de feu bien ajusté contre l'ennemi. »

« Nous pouvons dire au monde, écrit le compositeur Chostakovitch, auteur de la Symphonie de Léningrad, qu'au jour des plus sanglantes batailles et du tonnerre sans fin des canons, la musique ne s'est jamais tue dans Léningrad assiégée. L'art, qu'ailleurs peut-être on aurait relégué dans les calmes retraites de l'arrière, est devenu chez nous une arme nouvelle pour frapper et pour vaincre. Le peuple de nos villes héroïques, de nos forteresses, de nos hameaux et de nos villages a trouvé de nouvelles forces pour combattre l'ennemi dans nos marches et nos chansons, dans nos oratorios et nos symphonies. »

Nous dira-t-on que l'artiste ne peut être militant que par une nécessité extérieure à l'art, par ses responsabilités de citoyen en cet âge de la colère ? Ce serait méconnaître les conditions permanentes de la création artistique. Lorsque le grand compositeur soviétique Glinka déclare : « Ce n'est pas nous qui créons, c'est le peuple qui crée ; nous pouvons seulement nous souvenir, comprendre et mettre en ordre », il rappelle seulement le secret des

poètes de la grandeur : celui des prophètes hébreux et des poètes homériques, de Cervantès et de Shakespeare, de Beethoven et de Wagner, de Rabelais et de Victor Hugo.

Ces géants ont tous compris que l'artiste meurt lorsqu'il devient solitaire. Tous ont aimé leur peuple ; ils ont su pleurer ses larmes, souffrir ses agonies, être enflammés par ses colères, par ses pensées, par ses passions.

Ce n'est nullement confondre l'art avec la propagande que de dire que l'artiste ne peut demeurer étranger au drame dont il ne saurait être que la victime, le complice ou l'acteur ; c'est au contraire permettre à l'art de puiser une sève nouvelle aux mêmes sources qui ont toujours vivifié la culture occidentale. La propagande nazie vise au dressage. Notre humanisme exige l'éveil en chaque homme de la conscience de ses plus hautes raisons de vivre. Notre art sera grand s'il ne laisse pas le lecteur intact. Nous voulons des pensées faiseuses d'hommes et des chants faiseurs d'hommes. Nous voulons des poètes dont la voix fasse lever des armées. Nous jugerons de la grandeur d'un poète épique au nombre des héros qu'il engendrera. Nous attendons d'un romancier qu'il nous apprenne comment vivre et comment mourir.

L'évolution tout entière de la société moderne condamne les trois péchés capitaux de l'art :

— **L'esthétisme**, qui fait de l'art un bibelot de salon pour une aristocratie décadente et une intelligentsia désincarnée.

— **L'individualisme** de la vedette « gonflée » par une publicité malsaine : l'artiste qui exprime un moment de la conscience d'un peuple doit s'effacer devant sa mission et comprendre que le mercantilisme d'Hollywood a fait son temps.

— **L'évasion** d'un art étranger à la nation et à ses drames, qui cultive des lassitudes et qui assoupit la conscience au lieu de l'éveiller.

« L'art dramatique, disait le grand Gémier, ne pourra se renouveler qu'en abordant les questions qui nous passionnent. » Et il définissait le théâtre : « Une église sociale où, par le culte de tous les arts réunis, le peuple doit prendre conscience de ses destinées. »

Arraché à la prostitution où le réduisent les oligarchies décadentes, l'art français pourra retrouver cet équilibre supérieur qu'il acquiert dans les périodes d'apogée lorsqu'il répond à un besoin communautaire : lorsque les visées d'une classe excèdent son pouvoir, lorsque les thèmes de son art ne correspondent plus à sa fonction réelle et ne servent qu'à voiler de lambeaux d'idéalisme le calcul de ses ambitions et la honte de ses appétits, cette classe en est réduite à déclamer ; lorsque le patriotisme était devenu une source de développements démagogiques pour justifier l'impérialisme expirant, il n'a plus inspiré l'histoire de Michelet mais la rhétorique sans âme de Maurice Barrès.

Une pensée vivante, assurée de sa fécondité, n'a pas besoin d'ornements oratoires ni de la subtilité des arts décadents : elle ne cherche que cette adhérence de la parole à l'événement, qui définit le classicisme. Ce n'est pas le raffinement et la recherche du baroque qui conviennent à un art assuré de sa valeur sociale, c'est le dépouillement, l'ordre et la discipline des passions domptées.

Une nouvelle communauté nationale est en train de naître et, avec elle, les conditions d'un nouveau classicisme dans l'art.

III. — UN HUMANISME

L'humanisme communiste, disions-nous, n'est pas seulement une nouvelle façon de concevoir l'homme, mais la création d'une forme nouvelle de l'homme.

« La vie sociale, écrit Marx en 1845 dans sa Huitième Thèse sur Feuerbach, est essentiellement **pratique**. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique ¹. » C'est ainsi que Marx s'oppose radicalement à la métaphysique qui n'est pas autre chose que la prétention de connaître le monde indépendamment de l'action que nous exerçons sur lui. « Les philosophes, conclura-t-il dans sa Onzième Thèse, n'ont fait jusqu'ici qu'**interpréter** le monde de différentes manières ; mais il s'agit de le **transformer** ². »

D'un bout à l'autre de leur œuvre, les fondateurs du marxisme insistent sur l'importance de l'action de l'homme, éclairée par la pensée.

« Si... quelqu'un torture, cela [le facteur déterminant dans l'histoire est, en dernière instance, la production et la reproduction de la vie réelle], écrit Engels, jusqu'à dire que le facteur économique est le **seul** déterminant, il transforme cette proposition en une phrase vide, abstraite, absurde ³. »

¹ K. MARX, *Thèses sur Feuerbach*, p. 47, in *Ludwig Feuerbach...*, Editions sociales, 1945.

² *Idem*, p. 47.

³ Lettre de Engels à Joseph Bloch, le 21 septembre 1890, in K. MARX, F. ENGELS, *Études philosophiques*, p. 150, Editions sociales internationales, 1935.

Et à un autre correspondant le 25 janvier 1894 : « Il n'est pas vrai que la situation économique est la seule cause active, et que tout le reste est effet passif. »

Le matérialisme historique, loin de conduire au fatalisme, est une conception organique de l'histoire : une société, une civilisation évoluent dans le temps comme un organisme dont tous les aspects économiques, politiques, artistiques, moraux, philosophiques sont solidaires et interdépendants. En politique, comme dans toutes les sciences, notre pouvoir s'accroît avec notre savoir ; « on ne commande à la nature qu'en obéissant à ses lois », selon l'axiome du vieux Bacon. La connaissance de l'interaction des divers aspects d'une civilisation permet seule d'agir avec efficacité. Il s'agit, selon l'élégante formule de Marx, d'« obliger à la danse les rapports sociaux pétrifiés en leur jouant leur propre mélodie dialectique ».

L'analyse des conditions d'efficacité de la pensée et de l'action humaines conduit Marx à constituer au delà de la vieille logique, qui n'était que contemplation et mise en ordre de la nature, une dialectique de la création. Le communisme apporte les méthodes indispensables à la création continuée de l'homme par l'homme.

Nous ne sommes pas des idéalistes. Nous ne croyons pas que les idées mènent le monde. Ce ne sont donc pas de pieuses prédications qui changeront l'homme.

« En agissant par le travail sur la nature qui est hors de lui et en la transformant, écrit Marx (**le Capital**, II), l'homme transforme aussi sa propre nature. » « La technologie, ajoute-t-il (**le Capital**, III), révèle le rapport actif de l'homme envers la nature, le procès immédiat de la production de la vie, et, par suite, les rapports sociaux et les concepts intellectuels qui en jaillissent. »

Avec le travail commence donc l'histoire véritablement

humaine qui s'élève au-dessus de l'évolution simplement biologique, animale, en continuité passive avec la nature. Nous échappons ainsi au matérialisme vulgaire qui enchaîne l'homme à des instincts immuables.

Les forces productives expriment la corrélation entre la société humaine et son milieu physique. Or, le groupe humain, dans son activité technique, constitue un tout organique, un système en mouvement dans le temps selon le rythme de la dialectique. Puisque, d'autre part, le mouvement de n'importe quel système en équilibre est déterminé par ses rapports avec son milieu, nous devons nous attendre à ce que, dans le cas particulier de la société, suivant la formule de Marx (Préface de **la Contribution à la Critique de l'Economie politique**) « le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de la vie sociale, politique et intellectuelle en général ». La société est essentiellement une organisation de travail, lorsque cet organisme producteur se trouve en déséquilibre avec le milieu dans lequel il se développe, un changement de structure du système, une readaptation par conséquent, peut seul rétablir cet équilibre ; ce sont les révolutions qui concluent les grandes crises. L'histoire, sous tous ses aspects, et l'économie forment un tout organique dont l'animateur est l'homme aux prises avec la nature.

« L'histoire tout entière, écrit Marx dans **Misère de la philosophie**, n'est qu'une transformation continue de la nature humaine. »

L'Union soviétique constitue l'expérience la plus décisive à cet égard, celle qui apporte à l'humanisme communiste sa preuve de fait.

La construction socialiste a bouleversé la structure économique de la Russie. La machine, devenue propriété collective, n'écrase plus le travailleur, mais au contraire le

sert: chaque travailleur qui participe à la production sociale ne reçoit plus seulement comme salaire le prix de sa force de travail mais une partie des richesses produites qui est proportionnelle à la quantité et à la qualité du travail qu'il fournit. L'exploitation de l'homme par l'homme est désormais exclue. Chacun, au sein de la société, travaille ainsi pour son propre compte et non pour des parasites: plus il travaille, plus il améliore ses conditions de vie. Ce régime, remarque Staline (**Deux Bilans**), « révolutionne les idées des gens sur le travail ; il le transforme, alors qu'il était naguère une charge lourde et pénible, en une question d'honneur, de gloire, de vaillance et d'héroïsme ».

La production, servant, en régime socialiste, non à l'accumulation capitaliste des profits, mais à la satisfaction des besoins, les crises de surproduction deviennent impossibles. L'homme n'est plus la proie de forces aveugles qui le réduisent au chômage et à la misère. Il n'est plus désarmé et terrorisé devant le chaos d'un monde qui le broie. Par la libre association de ses forces et de celles des autres travailleurs, il devient maître de son destin.

Brisant avec la jungle de rapacités concurrentes du capitalisme, il construit son avenir selon un plan conscient. Il devient assuré de sa propre puissance.

Le spectacle grandiose de ce qu'ont pu réaliser les forces associées de l'homme, de l'homme réconcilié avec lui-même, en apporte à chacun, chaque jour, une preuve nouvelle : un pays où l'on a réussi à obtenir deux moissons par an en Ukraine et à faire germer le blé sur le cercle arctique, où l'on a réussi à faire passer en quelques années les peuples de l'Asie Centrale de la préhistoire à la civilisation socialiste, où une construction ferroviaire aussi ambitieuse que notre « transsaharien » (en projet

depuis trois quarts de siècle) a été réalisée en quatre ans pour transporter le coton des plaines kirghizes vers les centres soviétiques de l'Occident, où les aviateurs ouvrent au-dessus des pôles des voies nouvelles aussi audacieuses que celles de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, où des physiciens comme Kapitza approchent, avec la désintégration de l'atome, de découvertes qui offriront à l'homme des sources de forces motrices incomparablement plus puissantes que toutes celles qui sont aujourd'hui connues, où des physiologistes font battre un cœur plusieurs heures après la mort, où des ingénieurs en construisant le canal du Ferghana sèment partout la vie des moissons palpitantes et font reflourir les jardins fabuleux de Murcie dans la steppe autrefois déserte des Kasakhs, ce pays fait nécessairement à celui qui le construit une âme nouvelle. C'est une foi nouvelle qui naît de l'action de ses 200 millions d'hommes et de femmes. Une foi qui a déjà déplacé des montagnes et changé le cours des fleuves. Elle s'exprime dans ce chant magnifique des jeunes communistes soviétiques :

« Nous vaincrons tout : le désert, la débâcle,
Le rude pôle et les grands horizons.
Quand le pays nous demande un miracle,
Sans hésiter et sans crâner nous le faisons. »

Mais, nous dirait l'apôtre, que servirait à l'homme de conquérir le monde s'il perdait son âme ?

Et c'est pourquoi il est indispensable de rappeler que ce qui donne à la construction soviétique son sens, c'est qu'elle crée des âmes nouvelles, un homme nouveau.

Nul n'a dégagé plus fortement que Maxime Gorki la signification spirituelle de cette construction.

« Le travail, écrit-il, ne crée pas simplement des valeurs

matérielles, mais quelque chose de bien plus grand : la certitude de l'homme en la puissance de sa raison et en sa mission, qui est de vaincre, par sa volonté raisonnée, toutes les résistances.

» Dans l'Union soviétique se déroule la lutte de la volonté intelligemment organisée des forces du travail contre les forces de la nature et les « forces naturelles » de l'homme, dont l'essence n'est rien d'autre qu'un anarchisme instinctif de l'individu éduqué par des siècles d'oppression dans l'Etat de classe..., la raison scientifiquement organisée a reçu une liberté illimitée dans sa lutte contre les forces élémentaires de la nature. »

Et cette liberté et cette création ne sont pas le privilège d'une élite restreinte : « Créer, dit encore Gorki, pour tous les hommes et pour chacun d'eux, de libres conditions permettant le développement de leurs forces et de leurs capacités, créer la possibilité égale pour tous d'atteindre aux hauteurs auxquelles, actuellement, ne peuvent s'élever, au prix d'un excès d'effort et d'énergie, que les hommes exceptionnels qu'on appelle « les grands hommes ».

A Romain Rolland il confiait cet évangile des temps nouveaux : « Il faut faire comprendre à l'homme que c'est lui qui est le créateur et le maître du monde ; que c'est sur lui que retombe la responsabilité de tous les malheurs de la terre ; que c'est à lui aussi que revient la gloire de tout le bien de la vie. »

Ainsi est en train de se dessiner un nouveau visage de l'homme, un type nouveau du héros. Chaque époque de notre culture et de notre civilisation a été dominée par la figure de son héros : l'Occident a connu le sage du paganisme ancien, le saint des chrétiens, le chevalier féodal, le conquistador du capitalisme naissant ; aujourd'hui

une nouvelle époque historique a engendré le bolchevik dont le nom est russe par ce que c'est sur la terre soviétique que les géants de notre nouvelle renaissance ont fait leurs premiers pas et leurs premières armes, sculpté les nouveaux traits de l'homme nouveau, tout comme les « conquistadores » portent un nom espagnol parce qu'ils ont déployé dans les ports de l'Espagne les voiles de leurs caravelles. Il s'agit pourtant dans les deux cas d'une expérience de l'Occident tout entier.

Le bolchevik est d'abord caractérisé par sa lucidité. Il sait où il va et ce qu'il veut. Quels que soient sa tâche et son rang, il situe son rôle dans le tout de la nation en lutte pour construire son avenir. Dans chacune de ses tâches, il se sent un collaborateur de la civilisation universelle. C'est ce sens aigu de sa responsabilité personnelle dans le salut collectif, et de la grandeur de l'œuvre à laquelle il concourt qui le rend intrépide : il subordonne tous les actes de sa vie publique et privée à l'intérêt de son Parti, c'est-à-dire de la nation dont ce Parti est l'avant-garde. Le bolchevik a rompu avec la confrérie idéaliste des absents : il est grand par sa présence au monde et par la présence du monde en lui. Le drame de l'enfantement d'un ordre humain sur la terre, il le vit au dedans de lui-même et au dehors : il trouve dans ce drame le sens de sa vie et le sens de sa mort. L'Armée rouge a prouvé, en anéantissant la plus formidable machine de guerre de tous les temps, la supériorité d'une « armée d'hommes qui pensent » sur la discipline aveugle et le fanatisme sans âme de la Wehrmacht. Elle a prouvé, selon l'expression de Staline, que seul est invincible le soldat qui sait pourquoi il se bat.

Le bolchevik ne vit pas de contemplation, mais d'action. Chacune de ses pensées est un acte, un engagement. Et il

en connaît la profondeur et la responsabilité parce qu'il sait que chacun de ses gestes retentit sur le destin de son peuple et de l'homme. Il est un tâcheron de l'histoire, avec sa part de responsabilité dans la lutte et sa part de gloire dans le triomphe.

« Notre Parti, écrit Jacques Duclos, a fourni des légions de combattants et de martyrs, les uns au noms éclatants et rayonnants de gloire, les autres obscurs, mais tous sont morts avec, dans les yeux, le même regard triomphant, avec, au fond du cœur, la même certitude de la victoire finale de la cause pour laquelle ils donnaient leur vie. » Ce qui fait la force du bolchevik c'est son souci constant de mettre ses actes en concordance avec ses paroles.

Le bolchevik sait que l'action n'est jamais finie ; il exclut de sa vie le contentement de soi ou la résignation, toutes les formes d'inertie, tisseuse de paix et de mort. Son humanisme n'est pas un humanisme clos. Il est mû par la volonté d'une création sans limite de l'homme. A aucun moment il ne peut s'arrêter dans sa marche, se retourner vers son œuvre, et dire dans la contemplation divine du septième jour : cela est bien. Ce qui est fait n'est rien auprès de ce qui reste à faire. Le bolchevik ne prétend pas fixer à l'humanisme sa route définitive. A l'utopiste ou au dogmatique qui lui demande : que voulez-vous faire de l'homme ? Il répond : nous ne voulons rien faire de l'homme ; nous voulons rendre l'homme capable de se faire et de se construire lui-même, et pour cela nous voulons le libérer de tout ce qui entrave son développement physique et spirituel. La dialectique matérialiste de sa vie intérieure exige que le premier devoir de l'esprit soit un devoir de présence aux conditions matérielles de la spiritualité.

Le bolchevik ne se propose pas un idéal de surhomme

solitaire, mais une tâche commune à des hommes solidaires dans le chantier de l'histoire. Il exige un travail et un combat collectifs, pour un rachat collectif des servitudes collectives. Cet humanisme est plus humain aujourd'hui qu'à la Renaissance parce qu'il est capable d'incarnation sociale. Dressé depuis quatre siècles entre un ciel vide et une terre en désordre, l'homme ne peut plus construire aristocratiquement, sur les berges de la vie sociale torrentielle, une belle vie personnelle, harmonieuse et paisible. Nous ne nous sauverons que tous ensemble.

Voilà le style de vie qui anime et oriente les destins de milliers et de millions de militants sur les champs de bataille de Stalingrad, ou les guérillas de Chine, devant les poteaux d'exécution de Prague et sur les barricades de Paris. Voilà le visage nouveau du héros, voilà la foi neuve de ceux qui ont conscience de vivre l'adolescence du monde.

CONCLUSION

LE PARTI DE L'INTELLIGENCE FRANÇAISE

S'unir, combattre, travailler. C'est la politique nationale et constructive définie par ce mot d'ordre qui a fait des communistes, dans tous les domaines, les animateurs de la renaissance française. Sur le plan militaire, ils ont su être le levain de l'armée nationale ; sur le plan économique, le moteur de la reconstruction. Sur le plan de l'esprit, nous savons très exactement ce que nous voulons : nous voulons de toutes nos forces que la culture française serve à son rang la cause de la renaissance de la patrie.

Pour accomplir cette tâche nous voulons aider à la **mobilisation de l'intelligence française pour la victoire et pour la reconstruction.**

Déjà les « délicats » (il serait juste de dire : les décadents) se récrient. Ils nous disent : vous allez confondre l'art avec la propagande. Vous allez rabaisser la science jusqu'à un utilitarisme sans envol. Vous allez mutiler la « vie intérieure » de l'homme et le réduire aux réflexes du barbare : le fanatisme du clan et la haine de l'ennemi.

A quoi nous répondrons sans crainte que de pareilles objections sont contraires au génie même de notre peuple et que notre attitude est conforme aux traditions les plus hautes de la culture française.

La pensée française, aux heures de sa grandeur, a toujours été une pensée militante : Rabelais a connu la persécution, Descartes l'exil, Voltaire la Bastille, Lamennais la prison, Zola les tribunaux, Jaurès l'assassinat, Politzer la torture et le poteau d'exécution.

Nos artistes et nos savants n'ont jamais créé des œuvres plus grandes qu'aux époques où leur art ou leur science avaient une signification sociale, où elles répondaient à un besoin national.

La « chanson de Roland » a été créée pour tout un peuple : le long des étapes du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, des foules écoutaient les jongleurs qui en récitaient des fragments, parce qu'elles étaient unies à l'auteur par une foi commune et que les chants des trouvères ne les séparaient pas de ce qui était au centre de leur vie : une patrie naissante, la France, et sa première mission : la Croisade.

L'Encyclopédie de Diderot, c'est l'arsenal idéologique de la Révolution française. Les philosophes de notre grand XVIII^e siècle, constituent l'état-major d'une formidable armada spirituelle ; ils forment, avec le peuple entier, une armée en marche ; autour de ces éclaireurs de l'avenir gravitent toutes les forces nationales progressives du siècle.

Dans les grandes crises de notre histoire, les œuvres des maîtres de la culture française ont été animées par l'enthousiasme constructif des masses populaires : en 1792, le même élan patriotique soulève les milliers de forgerons qui, nuit et jour, battent le fer pour armer les bataillons de volontaires, les paysans de l'Argonne qui faisaient don de leur fourrage pour les charrois militaires de Valmy, les jeunes patriotes qui assiégeaient les bureaux d'engagement, et cette pléiade d'ingénieurs, de mathématiciens, de compositeurs, de chimistes ou d'écrivains dont tous les efforts sont tendus vers la victoire de nos armées et de notre idéal libérateur.

Lorsqu'on invoque l'exécution de Lavoisier ou de Chénier, l'on oublie trop souvent que le premier fut condamné

pour ses tripotages financiers, comme fermier général prévaricateur, et le second comme écrivain dont l'œuvre faisait le jeu de l'ennemi. Pas plus qu'aujourd'hui à un Georges Claude ou à un Charles Maurras, la France ne pouvait leur permettre de faire servir leur talent à la division du peuple et à la trahison de la patrie.

Mais on oublie surtout de rappeler qu'à côté de ces exceptions, tout ce que la France comptait de savants et d'artistes ne séparait pas l'amour de la science et des arts de l'amour du peuple et de la patrie ; c'est le frère d'André Chénier, Marie-Joseph Chénier, qui écrivait, avec le compositeur Méhul, ce « Chant du Départ » qui, un siècle et demi après, fait encore bondir la tête et le cœur des patriotes français. C'est un élève de Lavoisier, le chimiste Fourcroy, qui découvrait un procédé pour séparer le cuivre du bronze des cloches pour l'artillerie de la République. C'est le savant Carnot, connu par son « Essai sur les machines » paru dix ans plus tôt, qui réorganisait la technique militaire et les fabrications de guerre. C'est le grand peintre David, député à la Convention, qui arrachait la peinture au maniérisme du XVIII^e siècle et lui donnait la virilité des soldats de l'An II.

C'est le mathématicien Monge, fondateur de l'École polytechnique, qui rédigeait un manuel sur **l'Art de fabriquer les canons**. C'est l'ingénieur Chappe inventant le télégraphe optique pour les transmissions militaires. Ce sont tous ces savants, ingénieurs et chimistes, installés au Château du Petit-Meudon pour y expérimenter les poudres au fulminate et les premiers aérostats. Lorsque ces premiers ballons captifs survoleront les champs de bataille de Fleurus et de Jemmapes, ils associeront la science aux plus belles victoires de la France et de la République.

Telles sont les traditions françaises que continuent les

grands intellectuels de notre Parti : Romain Rolland, directeur de conscience de millions de Français et d'hommes libres de toutes les nations, qui a exprimé dans son œuvre les moments les plus pathétiques de l'âme française et dont la plume n'a jamais hésité à combattre, même lorsqu'elle était solitaire ; Henri Barbusse, éveilleur d'âmes et faiseur d'hommes, auquel tant de nos militants doivent d'avoir trouvé dans le Parti Communiste le sens et la beauté de leur vie ; Paul Vaillant-Couturier, humaniste passionné, dont la vie fut un long combat et qui, au service du Parti, se savait au service de la France et au service de l'esprit.

Aujourd'hui, voici Aragon, devenant dans la lutte clandestine le poète de la France et de sa colère ; voici Eluard, son compagnon qui le rejoint dans nos rangs et trouve une nouvelle sève en enracinant son art dans la vie du peuple et de la patrie ; voici Joliot-Curie cherchant par la désintégration des atomes à doter son pays de formidables et inépuisables sources de forces motrices ; voici Paul Langevin, dont les études sur les ultra-sons, appliqués à la détection des sous-marins, a permis à nos alliés anglo-américains de gagner la bataille de l'Atlantique et font de notre cher et grand physicien l'un des plus glorieux vainqueurs de cette guerre.

Mais chez nous la science n'est pas le privilège de quelques génies solitaires : elle est l'âme même de notre Parti qui fonde son action sur une connaissance scientifique de l'histoire et de ses lois.

Le rêve antique du « sage » capable de tout connaître et de tout ordonner ne se réalise pas dans une individualité, si puissante soit-elle, mais dans un groupe d'hommes : notre Comité Central. Il incarne la « sagesse » de notre Parti. Il est en effet constitué par les représentants les plus

conscients des diverses couches sociales et des diverses régions de France, unis par une même méthode, le matérialisme dialectique, qui n'est que l'application à tous les domaines de la vie, des méthodes les plus efficaces de la science, la forme même de l'esprit scientifique. Ces hommes sont complémentaires parce qu'ils apportent chacun l'expérience de centaines de milliers de français : Vignerons du Languedoc ou mineurs du Nord, montagnards des Alpes ou pêcheurs bretons, professeurs ou métalleros de Paris. La « ligne du Parti » est bâtie avec les expériences de ces milliers de Français représentés par chacun d'eux, et la science commune à tous.

C'est à cette double source : la pensée scientifique et l'expérience du peuple, que les dirigeants de notre Parti puisent la force de faire retentir, claire et puissante, la voix de la France, à chaque tournant de notre histoire, dans ce dernier quart de siècle.

Un André Marty, qui avec une parfaite sûreté de jugement, sait partout se montrer le défenseur de l'indépendance et de l'honneur français : dans la Mer Noire, comme pionnier de la fraternité franco-soviétique, à Madrid où il défend contre l'hitlérisme les frontières et l'avenir de la France.

Un Jacques Duclos, qui définit avec lucidité, contre les économistes de la décadence et de la trahison, les conditions de l'équilibre financier français à la veille de la guerre, qui dirige le plus grand des états-majors de la résistance face aux nazis et leurs valets, et qui dessine, au matin de la libération, le visage de l'homme communiste, le visage de l'homme nouveau.

Un Maurice Thorez, rassembleur des énergies françaises contre le fascisme, au lendemain du 6 février, comme au lendemain de Munich, comme au temps de la « guerre

pourrie » des Munichoïis et des Finlandais, comme au lendemain de Sedan, lorsqu'il demandait la levée en masse, comme au lendemain de l'armistice où il appelait les Français à cette union qui les a délivrés, comme au temps de la résistance dont il fut le premier franc-tireur, comme aujourd'hui au lendemain de la libération où il nous fixe cette route : s'unir, combattre, travailler.

Ces dirigeants de notre Parti, devenus la conscience et le guide de la nation, continuent eux aussi la tradition de cette intelligence française, critique et constructive, qui faisait déjà de la France, au siècle de Voltaire et de Diderot, la lumière des nations.

Mais le plus grand mérite intellectuel du Parti Communiste, ce n'est pas seulement d'avoir maintenu ces traditions de pensée et d'idéal, c'est d'avoir su faire pénétrer cette pensée et cet idéal dans le travail quotidien de chaque Français. En appelant les Français à l'effort de guerre, le Parti Communiste a changé la signification spirituelle de leur travail : les huit ou neuf heures de travail peuvent apparaître à beaucoup, dans ce monde en désordre, comme la rançon du pain quotidien et du cinéma du samedi soir où l'on oublie deux heures les misères de la semaine. C'est l'honneur du Parti Communiste d'avoir su faire comprendre à chacun que ce travail, c'est sa contribution personnelle à la victoire, que dans sa tâche, si humble soit-elle, il est un collaborateur de la victoire, un bâtisseur de la liberté et de la vie pour des millions de Français. C'est l'honneur du Parti Communiste de vouloir faire de chaque ouvrier français un technicien et un intellectuel.

Car la pensée, la pensée vraie incarnée dans les masses, est la plus grande des forces. Elle est l'âme de la renaissance nationale.

L'expérience a montré, par l'exemple des traîtres de Co-

blentz, des Versaillais de 71, et des hitlériens français de Vichy, que les classes condamnées par l'histoire se détachent de la nation et passent à l'ennemi pour maintenir leurs privilèges contre elle. L'expérience a montré aussi que ces classes haïssent la science, la pensée libre et vraie, et qu'elles cherchent à la détruire, comme ces féodaux du XVII^e siècle qui interdisaient à la Sorbonne l'enseignement de la philosophie de Descartes, comme les fascistes d'aujourd'hui, brûleurs de livres et ennemis de l'intelligence.

L'esprit critique n'est dangereux que pour un monde en désordre et pour les classes décadentes. L'obscurantisme était au XVIII^e siècle le fait des féodaux contre les philosophes de la bourgeoisie. Il est aujourd'hui le fait du fascisme et de l'oligarchie des trusts contre le peuple dont les intérêts s'identifient avec ceux de la science et de la vérité comme avec ceux de la nation.

C'est nous aujourd'hui qui pouvons proclamer : tout ce qui est national est nôtre. Et nous ajoutons : **est nôtre tout ce qui est scientifique et vrai. Est nôtre tout ce qui est humain.** Nous ne demandons rien d'autre aux Français que de l'être vingt-quatre heures par jour. Nous ne demandons rien d'autre à la pensée du savant que d'être vraie. Nous ne demandons rien d'autre à l'œuvre de l'artiste que d'être humaine.

Aussi le Parti Communiste fait-il sans crainte un appel constant à l'initiative de ses militants et de tous les Français. Nul ne développe davantage l'esprit critique et le sens de la responsabilité, l'amour de la libre recherche et de la création. Il lance un appel permanent à tous les chercheurs, à l'enthousiasme constructif des masses sans lequel l'intelligence française demeurerait en friche.

A la veille de la guerre, le wagon français avait un

rendement moyen inférieur de moitié à celui des autres grands pays européens. La culture systématique du déficit par les grandes compagnies était à l'origine du mal. Nos ingénieurs se penchent-ils sur ce problème ? Des milliers de cheminots, nous en sommes sûrs, leur apporteront la contribution de leurs idées propres et de leurs suggestions pour accomplir cette tâche, condition de la victoire et de notre redressement.

Nos enfants sous-alimentés portent dans leur chair la trace des privations subies ; le retour des millions de prisonniers et de déportés affaiblis, rendra plus aigu le problème. Nos médecins qui ont déjà au cours de cette guerre, remporté les multiples victoires des sulfamides, de la pénicilline, de la réanimation, sont-ils prêts à préserver en commun, par de nouveaux efforts de recherche, la chair même de la nation ?

Des dizaines de nos villes sont détruites. Nos architectes pensent-ils à l'échelle de nos ruines, et songent-ils à faire appel à ces initiatives ouvrières qui ont tant contribué à la restauration de nos ponts et de nos viaducs ?

Quatre ans de sabotage, de grève perlée, d'oisiveté forcée dans les prisons et les camps, ont désadapté au travail des milliers, des millions peut-être de jeunes hommes. Psychologues, médecins, dirigeants syndicaux vont-ils unir leurs pensées et leurs travaux pour créer les méthodes et les centres de réorientation, de sélection et de rééducation rapides indispensables pour la remise en marche de notre économie ?

Nos journalistes prennent-ils conscience de leur tâche qui n'est pas celle de bonimenteurs, d'histrions ou de démagogues, mais d'ingénieurs des âmes ? Ont-ils le sentiment tonique d'avoir à remplir cette mission : lancer cha-

que matin à 100.000 Français ce défi : « Et toi, qu'as-tu fait pour la victoire ? »

Nos instituteurs et nos professeurs se sont-ils mis à l'œuvre pour préparer pour la prochaine rentrée des classes des manuels scolaires balayant de nos écoles les miasmes de racisme et d'obscurantisme fasciste ?

Nos agronomes cherchent-ils, en s'appuyant sur l'expérience paysanne et en rassemblant les suggestions de tous, à sauver nos terres de France épuisées par le manque d'engrais ?

Nos ingénieurs sont-ils prêts à comprendre contre les principes abêtissants de Taylor, que le travail d'un ouvrier qui pense est le plus fécond, comme l'armée de soldats qui pensent s'est révélée la plus forte ? Sont-ils prêts à orienter et à coordonner l'effort des bras et des cerveaux de tous dans les comités mixtes de production ?

Nos écrivains et nos artistes ont-ils reconnu les visages de l'homme nouveau forgé dans la lutte et sont-ils décidés à l'exprimer dans toutes ses dimensions, du dehors, du côté des pensées achevées et des actes accomplis, comme du dedans, du côté de l'âme, du côté des doutes et des colères, des angoisses et des espoirs ?

Si ces pensées et ces efforts créateurs nés des profondeurs de notre peuple n'étaient pas coordonnés et orientés, l'intelligence française demeurerait en friche, l'une de nos plus grandes richesses serait gaspillée.

Notre Parti qui a conscience de ses responsabilités historiques en faisant appel à toutes les forces de l'esprit entend assumer avec tous les libres chercheurs, avec des millions de Français pensants et créateurs, la tâche de le coordonner et de les orienter.

Nous continuons la France sans la dépouiller d'aucune de ses dimensions spirituelles. Nous aiderons à conserver

intact son idéal comme nous avons lutté pour défendre et reconquérir ses richesses, sa liberté et sa grandeur.

Nous savons tout ce que l'esprit français doit au passé et nous n'hésitons pas à en accepter le complet héritage : au christianisme, l'esprit français emprunte ce souci de faire de sa vie un problème en la subordonnant à un idéal qui la dépasse : ce courant de noble inquiétude humaine parcourt nos chansons de geste avec leurs chevaliers fidèles à leur mission de justice, il inspire les héros de Corneille et les angoisses de Pascal, et porte de nouveaux fruits avec les Péguy, les Bernanos et les Mauriac.

A la tradition romaine de l'Ordre, l'esprit français doit l'architecture spirituelle de l'Université de Paris qui, au XII^e siècle était la lumière de l'Occident; il lui doit l'équilibre de la raison classique et l'intransigeante mathématique sociale des Montesquieu et des Rousseau.

Sur ce double fond chrétien et romain s'est détaché puissamment le grand courant d'esprit critique et d'ironie aiguë par des siècles de lutte de la bourgeoisie et du peuple entier contre le monde féodal. Attaquer sans peur et tout remettre en question avec l'audace des forts qui sont assurés de savoir reconstruire, c'est la plus caractéristique et la plus vivace des traditions de l'esprit français : elle jaillit avec les farces, romans et fabliaux de la primitive littérature bourgeoise, elle s'épanouit avec Rabelais, se raffine avec Montaigne, s'ordonne avec Molière, triomphe avec Voltaire, esquisse avec Anatole France son dernier sourire, non sans saluer avant de mourir les forces nouvelles : en France le communisme naissant, à l'Est de l'Europe, la jeune République des Soviets.

Lorsque la noble inquiétude humaine née du christianisme, le souci romain de l'ordre et la critique constructive du peuple qui a été l'animateur de toutes les révolu-

tions de l'Occident se rejoignent et s'unissent dans une pensée ou dans une œuvre, l'esprit français atteint ses apogées.

Descartes et Diderot constituent dans notre passé les points de rassemblement spirituels qui assurèrent le prestige et le rayonnement de notre culture. L'étude de leur œuvre permet de définir les conditions de la santé spirituelle de la France. Ce qui fait de Descartes et de Diderot les plus grands « témoins » de l'esprit français, c'est qu'en assimilant toute la culture française du passé, ils ont su la renouveler par la prise de conscience la plus lucide, la plus conséquente, la plus passionnée et la plus constructive des forces motrices de l'histoire française à leur époque.

Aujourd'hui, avec le nouvel et prodigieux essor des sciences et de la technique, avec la montée de la classe ouvrière qui n'a cessé de grandir en force, en organisation, et en conscience de ses responsabilités et de ses tâches historiques, une nouvelle apogée de la culture française est en train de fleurir, nourrie de tout l'héritage du passé et renouvelée par la conscience des forces vivantes et présentes de l'avenir en train de naître.

Le communisme, c'est la prise de conscience de cet humanisme nouveau, et c'est pourquoi il est capable de susciter une nouvelle floraison de l'esprit français.

*
**

Voilà donc la contribution que notre Parti apporte au renouveau de la culture française. Tous les intellectuels peuvent attendre de lui :

- une méthode de pensée scientifique;
- un rappel de leurs pensées à la terre, à la « terre des mangeurs de pain » dans lequel les chrétiens recon-

naîtront un authentique rappel de la loi d'incarnation ;
— une possibilité de participer, avec les énergies qui leur sont propres : les pensées du savant, les sentiments et les rêves de l'artiste à la reconstruction de la France.

Toutes les familles spirituelles de la France ont leur place dans cette renaissance. Nous ne cesserons de répéter que nous entendons ne dépouiller la France d'aucune de ses dimensions spirituelles. C'est pourquoi nous ne méprisons ni ne raillons jamais le chrétien pour sa foi ni pour son amour, pour ses rêves ni ses espoirs.

C'est parce que nous comprenons la misère et l'angoisse des hommes que nous comprenons aussi qu'aux heures sombre où l'humanité se sentait dans une impasse, il était inévitable et il était beau pour l'homme de rêver et d'aimer au delà de sa « vallée de larmes », une justice et un pur amour. Nous nous sommes donnés pour tâche de travailler et de combattre pour rapprocher l'homme de ses rêves les plus beaux et de ses espoirs les plus grands, de l'en rapprocher réellement et pratiquement, afin que les chrétiens même trouvent sur notre terre un commencement de leur ciel.

Dans la pire épreuve de notre histoire, la France n'a pu revivre, la France n'a pu être la France invincible de la résistance et des partisans, la France du mineur communiste Charles Debargé et de l'étudiant catholique Marcel Weinun, la France d'Estienne d'Orves et de Gabriel Péri, que parce qu'elle n'avait cessé d'être, une et indivisible, la France de Pascal et de Diderot, de Robespierre et de Sainte Jeanne.

Notre Parti Communiste a profondément compris ce sens de nos épreuves et de nos histoires. C'est pourquoi il est ouvert à tous ceux qui aiment l'avenir.

Il est le Parti de l'intelligence française.

TABLE DES MATIÈRES

Intellectuels dans l'impasse	4
I. — Une méthode de pensée	16
II. — Une communion avec le peuple	30
III. — Un humanisme	41
Conclusion. — Le Parti de l'intelligence française	50

Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ

ΤΕΧΝΗ:

Α.Π.Θ.

Καθ.....

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE CHAIX (SUCC. B)
11, BOULEVARD ST-MICHEL, PARIS-5^e
LE 16 MAI 1945, SOUS LE N^o 3633
— DÉPOT LÉGAL IMPRIMEUR : —
2^e TRIMESTRE 1945, N^o 147-45
DÉPOT LÉGAL ÉDITEUR : 11
C.O.L. 11-0312 - CENSURE : 3493

Handwritten initials or mark, possibly "HPO".

ΒΙ
ΤΕΛΛΟΓΑ
ΤΕ
ΣΥΛΛΟ